



Une aventure parisienne

DAVID GAATONE

Allons, allons ! Chassez illico de votre esprit toute pensée vicieuse que pourrait suggérer ce titre, peut-être un peu provocatif, aux yeux et aux oreilles de certains. Il n’y a, dans ce titre, rien de quoi s’effaroucher. Vous allez vous en rendre compte sans tarder.

Au terme de je ne sais plus quel colloque de linguistique à Paris, il y a belle lurette, je me rends, selon une vieille habitude, à un supermarché des environs. Il faut comprendre que, dans ma famille, et peut-être aussi dans mon pays, quiconque, à l’époque où les voyages étaient encore assez rares, rentrait d’un voyage à l’étranger, devait impérativement rapporter des cadeaux, pour sa seconde moitié (cette expression m’a permis d’éviter élégamment l’écueil du genre), ses enfants et ses proches amis. Sans cadeaux, on ne m’aurait pas laissé entrer. C’était là l’objectif de ma visite au supermarché.

Je me promène donc le long des rayons, cherchant des fromages de France, dont mon épouse raffolait, des chocolats pour mes fils, des babioles pour ma fille, etc. À un certain moment, je ressens un choc dans mes jarrets, et j’entends une voix fluette prononcer une excuse : « Pardon, Madame. » Je me retourne et je vois une fillette, âgée de cinq ans environ, poussant devant elle un petit caddie, adapté à sa taille, et que, dans son enthousiasme, elle m’avait poussé dans les jambes. « Ah ! tu n’es pas une madame, tu es un monsieur », dit-elle. Il est vrai que, à l’époque, j’avais des cheveux un peu longs. J’étais plus jeune, pour ne pas dire moins vieux, et puis, c’était

la mode, c'était in. « Et, en plus, tu as des cheveux blancs », ajouta-t-elle. Ignorant ce tutoiement, qui me surprenait tout de même un peu dans la bouche d'un enfant, je lui demande : « Et des cheveux blancs, c'est mauvais ? » « Des cheveux blancs, c'est quand on devient vieux, et quand tu seras vieux, tu *mouriras* », répondit-elle, avec un adorable sourire.

Cette affirmation péremptoire me laissa bouche bée. Elle appelle impérativement deux remarques.

Le futur fautif me fit sourire, mais aussi réfléchir. Après tout, je suis linguiste et je comprenais que, au fond, cette faute ne faisait que refléter une intériorisation tout à fait correcte des structures morphologiques du français. Pourquoi peut-on dire *pourriras, ouvriras, finiras, souffriras, couvriras, etc.*, et pas *mouriras* ? À cinq ans, on ne vous demande pas de connaître les exceptions.

Mais c'est, chez ce mignon petit bout de femme, l'idée de la mort comme une sorte de châtiment, qui m'étonna, d'autant plus qu'elle était énoncée avec le sourire. Il semble que, pour un enfant de cet âge, la mort n'est peut-être pas un événement agréable, mais n'est pas non plus un état irréversible. Elle est simplement, comme le suggèrent certains spécialistes, « un long sommeil, un long voyage, une autre façon de vivre », en bref, un phénomène passager. Il faut donc faire avec. Une bonne leçon pour le respectable senior que je suis.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

David Gaatone, *Une aventure parisienne* [en ligne], Impromptu #8 (15 février 2022), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>